

Le libraire de Gérard Bessette ou « comment la parole vient au pays du silence »

Jacques Allard

Volume 1, Number 1, 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/600205ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/600205ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (print)

1918-5499 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allard, J. (1970). *Le libraire de Gérard Bessette ou « comment la parole vient au pays du silence »*. *Voix et images du pays*, 1(1), 51–62.
<https://doi.org/10.7202/600205ar>

Le libraire

de Gérard Bessette ou

« comment la parole vient au pays du silence »

Il s'appelle Hervé Jodoin. Il a quarante ou cinquante ans. Profession : enseignant. Plus exactement, il a été répétiteur dans une institution de charité, au Collège Saint-Étienne. À Montréal, sans doute. Il vient à Saint-Joachin remplir un poste de commis de librairie. Il séjournera trois mois dans la petite ville, partageant ses vingt-quatre heures en trois parties : à la librairie, à la taverne, au lit. Sauf le dimanche, car la taverne et la librairie sont fermées. Voilà pourquoi il écrit son journal, passant en revue la semaine écoulée. La chronique va du 10 mars au 10 mai et forme le roman de Gérard Bessette , *le Libraire* ⁽¹⁾.

Les dimanches de Saint-Joachin

Comment ce registre intime de la « quotidienneté » devient-il roman ? Par les lois ou les exigences d'un genre, par un découpage et un montage de la matière. Ainsi, la chronique se donne en dix tranches. Elle commence un mois environ après l'arrivée de Jodoin parmi les Joachinois, et se divise en trois parties : celles de l'établissement, de l'événement et du voyage.

L'arrivée et l'établissement d'Hervé Jodoin à Saint-Joachin sont relatés dans les trois premières tranches du récit. Nous le voyons d'abord entrer « dans le petit restaurant qui sert de terminus pour acheter des cigares ». C'est dans ce lieu de transit (le premier de toute une série) que, malgré la fatigue du voyage en autobus, il réussira à trouver la « chambre à louer ». Et dès lors, nous voici entrés dans le monde de Jodoin : « Elle a onze pieds sur huit et demi exactement » (p. 11). Il

(1) Paru chez Julliard, à Paris, en 1960.

l'a « *mesurée* un soir qu'il n'avait rien à faire ». Ce désœuvrement qui aboutit à semblable précision a de quoi nous étonner, à moins que nous ne mettions cela en rapport avec la vie routinière qu'il nous décrit ensuite. Après son travail, il s'offre « une petite promenade digestive » et finit « toujours par échouer à la taverne », écartant le lèche-vitrine, le cinéma ou la lecture. Il est donc bien installé, « d'ordinaire dans un coin, contre une bouche d'air chaud, près des latrines. Il y flotte naturellement une odeur douteuse quand la porte s'ouvre ; mais c'est l'endroit le plus chaud et celui qui [lui] demande *le moins de déplacement* quand [il] doit aller se soulager » (p. 13). Il parviendra ainsi à ingurgiter « une moyenne de *vingt* bocks par soirée », après un entraînement de *trois* semaines, à raison de *sept* heures par séance. Et pour pallier à certain inconvenient, ces « brûlements dans la vessie », il a même trouvé le sel *Safe-All* : « Une bonne dose entre *le troisième* et *le cinquième* verre et [le] malaise se limite à un échauffement fort bénin. » (p. 14). Voilà comment il élimine en même temps un bon tiers de la journée. Et quand la taverne est fermée, l'écriture du dimanche remplit la même fonction : « Tuer le temps. » Comment en est-il arrivé là, et que fait-il à son travail ? C'est le sujet des deux tranches suivantes de la chronique.

Il était à Montréal, en février, avec tout son avoir : *cinquante* dollars. Pour quoi a-t-il quitté son enseignement après le premier semestre ? Il ne le dit pas, surtout pas à Martin Nault, cet ancien confrère qu'il retrouve dans le surintendant-adjoint du bureau de placement gouvernemental. Le condisciple, « le genre de crétin qui s'attache aux potins de classe et aux souvenirs d'*alma mater* » (p. 20), lui trouve un poste chez Léon Chicoine, libraire — le seul à Saint-Joachim. Et le 24 mars, Jodoin nous raconte ce qu'est « La librairie Léon — livres, papeterie, articles religieux, jouets ». Tout est déjà dit dans cette affiche : *quatre* rayons, *quatre* préposés : les demoiselles Galarneau (articles religieux), Placide (jouets) et Morin (papeterie) ; Hervé Jodoin s'occupera des livres. L'atmosphère du lieu : silencieuse. Raison : les demoiselles Galarneau et Placide sont « en froid » et M^{lle} Morin est « d'une taciturnité remarquable ». Quant à Jodoin qui déteste parler (c'est ce qu'il dit), il se brouille avec la seule qui daigne s'adresser à lui, M^{lle} Placide. Reste le patron. Mais il a beau être « sentencieux » et « grandiloquent », « il possède surtout la grande qualité de n'être jamais là » (p. 21). Est-il sur place ? « il lui suffit d'un signe de tête approbateur, d'un froncement de sourcils », pour se faire comprendre. Il y a aussi la clientèle. Jodoin a vite fait de mettre au point quelques recettes pour disposer de « ces dégoûtants questionneurs ».

Voilà donc à quoi s'occupe, si l'on peut dire, l'apprenti libraire : il s'agit de ne pas parler et de ne pas bouger. Le milieu se prêtant de bonne grâce à cette attitude, il ne reste à Jodoin qu'à parfaire la situation : la librairie devient alors le lieu silencieux par excellence, comme le lieu privilégié de celui qui semble craindre, plus que tout au monde, la parole et le mouvement. Jusqu'ici, l'ancien répétiteur peut croire en sa réussite. Pourtant, ce premier tiers du récit qui met en place le petit théâtre de Jodoin laisse déjà pressentir que, de la même façon qu'il a commencé à écrire, notre homme va se déplacer ou, comme il dit aussi, « voyager ».

En effet, après cet acte d'exposition où l'on voit Jodoin s'établir avec bonheur dans le silence et la prostration, vient la deuxième partie, celle de l'événement. Dans ce refuge que s'est donné le néo-joachinois commence le « voyage ». Il s'agit tout d'abord, pour le patron Chicoine, d'initier ce nouvel employé en qui il a mis sa confiance. Jodoin fera donc connaissance avec le « capharnaüm ». C'est un faux caveau, l'ancre secret où sont cachés les livres indexés par Sagehomme et Bethléem et qu'il devra vendre avec beaucoup de prudence. L'apprenti libraire ne sait pas ce que lui vaudra cette descente aux enfers, mais au sortir de l'« initiation » il sera « épuisé » et en même temps « débordant d'une sorte d'exaltation » (p. 55). Mais le lecteur ne s'y trompe pas qui voit ensuite (dans la cinquième tranche) survenir l'événement central, placé au centre même du récit de Jodoin : ce dernier se rend à la demande de Martin Guérard, étudiant aussi boutonneux que sérieux, et lui vend *l'Essai sur les mœurs* de Voltaire. Vente insolite qui amène la visite du curé Galarneau, reniflant la piste du débaucheur. Jodoin qualifie cette journée d'« exceptionnelle ». Elle l'est à un autre titre : le soir de la « visite pastorale », *il a besoin* — ce qui est tout à fait inhabituel — de « converser amicalement » avec sa logeuse, Rose Bouthiller. Sa conversation avec cette « veuve à l'herbe » se termine au lit.

Ainsi, de la visite au « capharnaüm » à celle qu'il fait à sa propriétaire, Jodoin a beaucoup changé. Tous ses projets de silence et d'immobilité, toute sa vie routinière a été bouleversée. Il nous reste à voir où cela le conduit.

La troisième partie du récit de Jodoin commence par une tranche significative, celle du 28 avril où il écrit de la gare où il s'est réfugié, fuyant sa cramponnante maîtresse. Il n'a d'ailleurs pas écrit le dimanche 21 avril, ayant dû consentir à un autre « colloque » avec Rose. Décidément, plus rien ne va, ou plutôt c'est tout le contraire. Il a beau continuer de pester contre les déplacements, le voyage se précipite maintenant. Après avoir erré le long de la rivière, le voilà assis sur

le banc d'une gare où il se trouve réduit à faire semblant d'écrire pendant la journée entière — « quelques lettres à des amis chers et lointains ». C'est ce qu'il dit au chef de gare qui le prend pour un « farceur de première force ». Le dimanche suivant, il est de retour à sa chambre puisque Rose, « froissée », est partie à Farnham. Il nous raconte alors la « tirade » de Chicoine, puis la sienne, à propos de la vente du livre défendu. Mais c'est à la taverne où il nous emmène ensuite que l'on voit comment un mot (mœurs) peut voyager et faire voyager. Le père Manseau qui a compris où tout cela mène Jodoin, sort du grognement qui lui servait de parole jusque-là et lui fait déjà de touchants adieux. Puis, dans une neuvième tranche écrite exceptionnellement au milieu de la semaine, nous apprenons comment s'est faite la réconciliation avec Rose et comment il s'est entendu avec Chicoine pour écouler les livres maudits du « capharnaüm ».

Enfin, « tout est fini » comme le dit la dixième tranche, écrite de Montréal : nous avons quelques détails sur ce qui devient la meilleure blague de Jodoin, faite aux dépens de Chicoine qui perd vraiment son « enfer ». Jodoin décide alors de ne pas commencer un autre journal, les dimanches de Montréal n'étant pas ceux de Saint-Joachin.

Ainsi, le *discours* de Hervé Jodoin est parfaitement construit et peut se ramener aux divisions classiques du récit : *exposition*, *développement*, *dénouement* que nous avons appelées celle de *l'établissement*, de *l'événement* et du *voyage*. Mais la perfection de la construction n'est pas à prendre dans le fait qu'elle correspond à l'architecture classique du récit. Elle tient plutôt de la coïncidence rigoureuse du découpage général avec le rythme propre à celui qui se raconte. Jodoin distribue sa « matière » selon la même rigueur qu'il met dans l'organisation de sa « journée », dans ce souci qu'il a de *mesurer* son temps comme son espace. Voilà pourquoi son journal nous atteint : il devient roman en dépit de l'allure anarchique qu'il affecte dans son écriture et malgré cette attitude de désœuvrement à laquelle il veut nous faire croire.

Au début de la première partie, alors qu'il nous raconte son arrivée à Saint-Joachin, tout semble en effet se dérouler au gré de l'inspiration paresseuse et de la mémoire approximative du narrateur. On trouve en abondance des ponctuations lexicales du genre de : « ça n'avait pas d'importance », « à première vue... mais », « en apparence... toutefois », « peu importe », etc. Mais il ne faut pas s'y tromper, Jodoin charpente son œuvre en n'étant pas différent avec le lecteur de ce qu'il est habituellement avec tous ses interlocuteurs. Sa parole est la même, qu'il s'adresse

à nous ou à Rose Bouthiller. Les « à première vue... mais » ne marquent pas l'hésitation de la pensée mais les articulations mêmes de son « histoire » ; et le mouvement est aussi bien réglé que celui du cycle connu « chambre — librairie — taverne ». C'est ce que révèle l'analyse du premier chapitre. Et quand tout percute dans la finale :

Mais en voilà assez là-dessus. Tous les raisonnements ne changent rien à l'affaire. Passons aux circonstances qui m'ont conduit à Saint-Joachin. Ou plutôt non. Pas aujourd'hui. Il se fait tard et j'ai le bras fatigué. (P. 16.)

il est impossible de ne pas voir l'astuce. Bien sûr, cet homme qui « déteste les déplacements » n'est pas disposé à l'excès ou même à quelque effort. Il a sans doute « le bras fatigué », mais il est clair qu'il sait où il s'en va : il sait *comment* et *quoi* dire. La preuve en est son recours constant à cette sorte de procédé. Sans être trop abondants ils affleureront toujours pour baliser la route qu'il trace : « Je commence donc par le commencement » (p. 17) ; « J'y reviendrai... » (p. 27) ; « Pour l'instant, j'en reviens à... » (p. 67) ; « Procédons par ordre. D'abord l'amour... ensuite le capharnaüm (p. 100) » ; « ... côté Rose... côté librairie » (p. 100) ; « Depuis dimanche,... D'abord... » (p. 129) ; « J'ai déjà noté, je pense... » (p. 142) ; « Je me demande pourquoi je couche ces derniers détails dans mon journal... » (p. 161.)

Un peu plus et Jodoin dissertait ! Toutes les charnières de son discours sont parfaitement accordées à leur rôle premier, celui d'ordonner le récit du début à la fin, sans jamais être plus en évidence qu'il ne le faut. L'on voit donc ce qui est au départ une sorte de vice solitaire et qui remplace aussi bien la fatigante promenade dans Saint-Joachin que l'impossible « buvette » du dimanche, se transformer en exercice systématique. En effet, quand il décide de « gratter du papier » plutôt que de « lever le coude », il écrit mais n'écrit pas tout ; il écrit le dimanche, mais pas tous les dimanches, comme nous l'avons vu. Et si la mécanique narrative de Jodoin est si bien assise, sans bavures, c'est qu'elle transcrit une recherche personnelle, obsédante chez son auteur, celle de la mesure et de la justesse. C'est une sorte de ferveur radine qui le pousse à tout compter, à arpenter, à mesurer sa vie d'homme coïncé. Voilà ce que nous permet de conclure ce bref survol de son histoire, telle qu'il nous la raconte. Il faut maintenant aller plus avant, car la saisie globale de l'entreprise de Jodoin n'éclaire pas tout. Il est évident que nous avons affaire ici à un homme qui s'établit dans sa *parole*. Après avoir vu *comment*, il nous faut découvrir *pourquoi*. Écoutons donc ce que dit Jodoin. Nous verrons que sa recherche (qui n'est pas sans failles) trouve son sens dans le problème d'un Québécois aux prises avec les mots.

Les mots et les maux d'Hervé Jodoin

Une fois mon itinéraire arrêté, j'ai laissé ma valise à la consigne et j'ai offert de payer la carte dont je m'étais servi. La serveuse m'a dit de la garder. Elle n'en avait pas besoin. Sauf les commis-voyageurs ou les parents des Joa-chinois, très peu d'étrangers visitaient la ville. Je faisais exception. Je venais sans doute *par affaire ? D'habitude je ne réponds pas à ce genre de ques-tions* ; mais comme la serveuse s'était montrée aimable, je lui déclarai que, *dans un sens, on pouvait dire* que je venais par affaire, pourvu que l'on prit *affaire au sens large*. Elle ne sembla pas bien saisir ma réponse et hochâ la tête d'un air perplexe.

Aux deux premières maisons où je sonnai, on me déclara que les chambres étaient déjà louées. C'était probablement vrai. *Je dis probablement*, car il n'est pas impossible qu'on m'ait refusé à cause de mon apparence, de mes vêtements surtout. (P. 9-10.)

Au tout début de son arrivée, le commis de librairie se bute aux difficultés de la communication. De deux façons : la première, quand il s'agit de converser (ici avec la serveuse) et de dépasser le plan strictement utilitaire. Il « ne répond pas à ce genre de questions » qui demandent un certain engagement, une prise de position personnelle. De fait, il refuse de se laisser enfermer dans le sens entendu, immédiat des mots, et préfère, s'il condescend à parler, se réfugier dans ce qu'il prétend vouloir éviter : l'ambiguïté, jouant sur l'extension plus ou moins grande d'un mot (ici, le mot « affaire »). Alors, on « ne semble pas bien saisir [sa] réponse », on « hoche la tête d'un air perplexe », et la conversation prend fin. Il dira plus loin :

Sauf en cas de nécessité absolue, il ne m'est quasi jamais arrivé d'amorcer une conversation avec qui que ce soit depuis mon départ du Collège Saint-Etienne. (P. 57.)

Mais il est au moins un interlocuteur qui bénéficie de cette « amorce », le lecteur. Pourtant, comme nous l'avons déjà remarqué, son attitude demeure la même, fondamentalement suspicieuse. Le risque des mots est donc permanent. Il rajustera son tir constamment : « Je dis probablement, car... ». Car il lui faut toujours échapper à la démesure, bien circonscrire ses approximations, pour lui-même, comme pour nous lecteur, cet autre lui-même si l'on veut croire qu'« il parle pour parler », pour « tuer le temps ». Mais il ne « parle pas pour parler » : il lui faut *dire* et *se dire* dans un extrême souci de justesse. Ainsi, la première attitude qu'il adopte est fausse, comme l'on s'en rend compte dans la première partie de son

récit alors qu'il affirme son intention arrêtée de ne rien dire et de ne rien faire. Et comme la justesse ne s'acquiert pas dans le mutisme, il va parler pour ne rien dire, croit-il. Dans cette situation paradoxale, la seule qui lui permette d'exister à nos yeux puisqu'il écrira, Jodoin se livre à nous pendant qu'il échappe à tous.

C'est ainsi qu'il échappe à Martin Nault en lui servant son personnage et sa parole de collégien réputé pour son cynisme ou son excentricité. En face de cet ancien condisciple qui lui demande ce qu'il fait dans ce crasseux bureau de placement, il répond avec détachement que « le décor lui plaît », que « c'est sympathique et luxueux », qu'il « en avait assez de sa charge de recteur à l'université, vu que ses secrétaires, vieilles filles constipées, ne le laissaient pas tripoter les étudiantes aussi méticuleusement qu'il l'eût souhaité » (p. 23). Jodoin adopte donc une parole burlesque parce que c'est justement celle que mérite ou attend Nault :

... bedonnant et fessu; la figure épanouie, Nault m'examinait avec condescendance, avec gourmandise dans l'espoir que je lui raconterais mes déboires. (P. 21.)

Cette tactique qui dans le passé lui permettait « d'injurier impunément les gens » lui vaut une invitation à « causer » et un emploi à Saint-Joachin, petite ville où se trouve son vrai terrain de bataille.

Après « cette interview d'opéra-comique », il faut le voir à la librairie, lieu de la parole circonscrite, circonspécte et même châtiée (au sens propre). L'on se rappelle le sort fait aux vieilles demoiselles. Quant au patron, Jodoin devra — et pour cause — lui donner la réplique assez souvent. Il tentera d'abord de ne faire que « hocher la tête sans commentaires » (p. 33), puis forcé d'ouvrir la bouche, il s'empressera de « corroborer son opinion » (p. 43), « donnera dans son sens » (p. 46) ou « répondra qu'il a raison ». Mais cela est insuffisant, le mouvement une fois lancé ne s'arrête plus : il lui faudra encore et toujours « s'expliquer » :

Je lui précisai que je n'avais jamais affirmé que sa collection fût insignifiante... que la seule opinion que je pouvais émettre...

... ne pouvait être que factuelle, n'engageant pas son jugement. Ce qui est encore nettement insuffisant. Il a beau se et nous dire : « Je m'explique avec une certaine facilité » (p. 11), il sera entraîné sur la pente savonneuse des mots et « perdra pied ». Ou comme il dit encore, il sombrera dans la « tirade » : il réussira à enfiler une dizaine de phrases, stupéfié mais finalement honteux (p. 52-53-54). Et cette « tirade » provoquée par son initiative au « capharnaüm » présage de toutes les

autres, nombreuses, à venir. Comparées à celle qu'il a servie à Martin Nault, celles de Saint-Joachin, tout en n'étant pas démunies de cet esprit de sarcasme, sont foncièrement autres de par l'engagement intérieur qu'elles manifestent (par exemple, son appréciation, à son avis « professorale », de l'œuvre d'Arouet). Par ailleurs, certaines « tirades » sont d'une efficacité souveraine : en témoigne l'éloquence à laquelle Chicoine se rend un jour, bouche bée, ne pouvant que serrer la main de Jodoin (p. 53).

Il y a deux autres personnes avec qui le commis conversera. Il prendra là d'autant plus de plaisir qu'il n'y mettra souvent que peu de mots. Il s'agit de Rose Bouthiller et du père Manseau. Ces deux personnages ont une place particulière dans la galerie des interlocuteurs de Jodoin, étant donné qu'ils lui sont proches, en quelque sorte étrangers à Saint-Joachin. Rose, parce qu'elle vit séparée de son mari ; Manseau, parce qu'il semble avoir déjà fait la route que suit l'employé de Chicoine. Ils lui apporteront amours et amitié, encore que, comme il le dit, tout soit « relatif ».

La femme et le vieillard jettent un peu de lumière sur le problème du nouveau venu. Tous deux ont peut-être réussi ce à quoi il ne parviendra pas : vivre différemment, donc en marge mais à l'intérieur des limites de la petite ville. Rose a réussi à contrer la force du qu'en-dira-t-on villageois qui n'a pas manqué de s'abattre sur elle lorsqu'elle a dérogé à la norme : elle s'est assurée des « bons offices » du curé en réintégrant le troupeau paroissial. Manseau, beaucoup plus proche de Jodoin, a choisi l'autre « chapelle », la taverne et a consenti au mutisme, ou si l'on veut, au grognement. Et si exceptionnellement il en sort, ce ne sera que pour dire :

Je suis au courant de votre histoire... Moué, c'est pas de mes affaires. Mais vous êtes nouveau icitte. Moué, ça fait soixante-deux ans que *je promène ma carcasse*. Eh ben, c'est *pas bon pour la santé icitte de contrer les curés*. Les ficelles, c'est eux autres qui les ont, vous comprenez... (P. 126.)

Nous ne saurons jamais comment le vieux a pu « contrer les curés » car il n'a pas la faconde de Rose. Nous devons donc supposer qu'il a, sans doute comme Rose, connu, sur un mode moral, les difficultés de Jodoin. Et s'il est maintenant confiné au grognement, c'est qu'il a fait la rencontre de celui qui a la Parole. Voilà pourquoi il nous faut attacher une importance capitale à la visite du curé Galarneau à la librairie.

De sa « voix traînante et solennelle », M. le Curé vient interroger le préposé aux livres et se perdre dans les méandres stylistiques du commis. En effet, le

« tour de force » de Jodoin consiste à éberluer totalement le pasteur. Il estime avoir « remporté une *petite* victoire » mais c'est sa plus grande : pour Jodoin, le curé, c'est enfin l'*interlocuteur interloqué*. La personne interviewée devient ici intervieweur. Si bien qu'après quelques questions le curé « reste immobile, l'air perplexe, à se gratter le menton. Deux ou trois fois, il *ouvre la bouche sans émettre un son* » (p. 82). Il ne pourra que s'en aller après être parvenu, en s'éclaircissant « bruyamment la voix », à « lancer un sec au revoir ». L'« étrange jubilation » qui s'empare ensuite du vainqueur n'est pas sans rappeler celle qui avait suivi la visite au « capharnaüm » et marque, s'il le fallait, l'importance de l'événement comme du personnage affronté par Jodoin.

La victoire du commis réside en ce qu'il arrive à faire ce que personne à Saint-Joachin n'a pu réussir : opposer *sa parole à la Parole*. C'est cette contestation, inimaginable qui coupe le souffle au curé Galarneau. Pourtant, Jodoin n'a pas agi autrement que comme d'habitude ; tout au plus a-t-il mis un peu plus de raffinement dans la manière. Ainsi, comme il le signale, tout s'est passé « sans violence aucune, sans le moindre signe de ressentiment » (ce qui n'a jamais été le cas avec Chicoine ou Rose). Cette attitude de défense passive qui consacre sa victoire rend indéniable ce statut d'*étranger* qu'il possède, au moins depuis son départ de Saint-Étienne. Le curé a justement décidé que Jodoin était « un anormal » (p. 119). Il faut donc comprendre que sans en avoir une conscience très claire (il s'enquiert auprès de Chicoine du sens que peut avoir le « substantif anormal » comme il l'a fait avec le curé à propos des « livres dangereux »), Jodoin vit du combat des mots ou plus précisément de la parole (*ses* mots) contre la Parole (*les* mots). Dans cet univers de la signification univoque et littérale, Jodoin ne peut être qu'aliéné, s'il daigne ouvrir la bouche. Son grand rêve qui consiste à se réfugier dans son coin (tout l'espace concret, intérieur ou stylistique) et à ne pas bouger ne se réalisera jamais. Sa fonction de « répétiteur » l'entraînera toujours d'expulsion en expulsion, aussi longtemps que sa parole sera niée par la Parole, que son souci de justesse se butera à la non-justesse incarnée dans cet univers théâtral que sont tous les Saint-Joachin du Québec.

Comment ce Plume québécois pourrait-il s'arrêter de voyager puisqu'un seul mot est si puissant :

Le mot mœurs avait suffi à lancer les bons joachinois dans de petits rêves érotiques. Ça devenait sérieux. Cette histoire de bouquins menaçait d'augmenter ma clientèle et ego, *le nombre de mes voyages* au capharnaüm. (P. 124.)

Et si un tel mot a une telle fortune, cela dépend de l'injustesse, du manque de précision qu'avait en vain réclamé notre commis quand Chicoine lui avait parlé des « personnes sérieuses » à qui il pourrait vendre les « livres à l'index » :

Avec une certaine rudesse, je lui demandai de me *préciser* ce qu'il entendait par « personnes sérieuses ». Il parut un peu confus et se lança dans une explication *embrouillée*. (P. 54.)

Dans l'univers du demi-mot, l'ancien professeur est un monstre. Ses maux auront toujours partie liée avec les mots. Il suffira qu'il parle pour être entraîné par le mouvement déchaîné par les mots. Même s'il déteste les déplacements, il va parler car il n'a pas renoncé à s'approprier le langage, à le transformer en parole et à se donner ainsi *sa* vérité. De plus, il prend trop plaisir au mouvement qu'il dit tellement redouter.

Son plaisir est manifeste. Veut-il se réfugier dans un coin de sa chambre ou de son lit ? Il finit par y entraîner Rose ou bien par écrire. À la taverne ? De simple voisin, il fera de Manseau un ami. À la librairie ? derrière sa visière ? Cette dernière est percée. Dans l'alcool ? Il lui faudra écrire. Et encore une fois ce que dit Jodin ne trompe pas le lecteur. En effet, il a beau se rendre compte de la fausseté du langage, il s'y adonnera, y mettant les formes nécessaires : « *Ce qu'on appelle ici* » « veuve à l'herbe » (p. 58) ; « Il pouvait toujours, *comme on dit*, se gratter... » (p. 70) ; « Cette réponse soumit, *comme on dit*, M. Chicoine à une rude épreuve. » (p. 116) ; « Quand il a décidé de me « *parler sérieusement* » (p. 41) ; « Personne à ma connaissance ne cherchait à me *faire de la misère* » (p. 31) ; « ... expliquer à M. le curé « *sur le long et le large* » la vraie situation. » (p. 134).

Voilà donc quelles sont ses précautions. Il se donne une caution populaire et ajoute, au besoin, des guillemets pour bien marquer que le cliché employé ou encore le régionalisme cité ne lui appartient pas. Précautions inutiles autant que le sont les dispositions prises à son arrivée à la librairie : il donnera dans la « tirade » non seulement à l'intérieur de la société joachinoise mais aussi quand il s'adresse au lecteur. En effet, Jodoin devient « éloquent », lyrique même lorsque, tout en répétant qu'il n'a « pas de dons d'observation », il nous décrit féroce, donc avec plaisir sinon complaisance, les gens de son entourage. Et curieusement il se trouve souvent à étaler la force de sa parole sur le silence de ses interlocuteurs. Ainsi, il isole systématiquement ce qui chez eux parle ou surtout ne parle pas. Tous *sont* un *visage* ou une *bouche*. C'est la « bouche en cul de poule » de

M^{lle} Galarneau. Les dents chevalines et jaunes de Chicoin, ou encore ses titillations de joue quand il parle (à la fin, Jodoin nous dit qu'il doit maintenant « bramer »). Le grognement de Manseau. Les cris des chalands, etc. De plus, dans le regard de Jodoin, ses interlocuteurs sont réduits à des « objets » visuels, ou mieux à des marionnettes ; ce qui a pour résultat de les faire taire. Enfin, quand il parle des choses *inanimées*, il donne des descriptions qui pour être minutieuses et parfois linéaires au début, n'en sont pas moins stylistiquement généreuses. Un bon exemple : lorsqu'il s'en va rejoindre son patron dans une maison de ferme (p. 140-141). Bref, il fait du « style » et succombe à la non-justesse. Il y sombre si bien que cette belle charpente qu'il dresse à partir de sa vie quotidienne n'est pas sans failles, comme nous le signalions plus haut.

Cette quête de précision qui le pousse à noter les dates et ce qu'il a fait tel jour par rapport à tel autre amène l'erreur de la page 130. Nous sommes au 8 mai. Il prétend s'être réconcilié avec Rose le *surlendemain de l'avertissement du père Manseau* qui se place le 29 avril. Or, le 5 mai (p. 109) il commence sa chronique en affirmant que Rose est froissée pour la raison que l'on savait déjà. Il n'est donc pas question d'une autre « brouille » dont nous n'aurions pas eu connaissance. Ainsi, la réconciliation survenant le surlendemain du 29 avril, cela donne le 1^{er} mai. Elle a donc eu lieu *avant* la brouille qui durait toujours le 5 mai... Bien sûr, l'édifice ne s'écroule pas pour autant. Au contraire, il n'en a que plus de force car Jodoin coïncide avec lui-même, au plan de son écriture. Sa parole s'affrontant à la Parole ne s'affirme que mieux quand il passe du mutisme au bavardage, du déplaisir au plaisir, de l'immobilisme à la fuite, de la justesse à la non-justesse. Ce droit de parole qu'il s'arroe est aussi un droit à l'erreur : c'est le droit de vivre. Avec les mots et les maux.

Il y a donc une parfaite adéquation chez Jodoin entre le *dire* et le *faire*. Si bien que cet aspirant au mutisme n'existe que dans sa parole, comme le démontre le passage du journal au roman. Et même si cet ancien professeur proclame avoir cessé d'« ergoter », depuis le temps lointain où, étudiant, il était dévoreur de livres (il ajoute : « Je n'espérais plus atteindre à une quelconque réussite intellectuelle... »), il ne nous convainc pas qu'il manque totalement d'ambition. Il tient à instaurer sa parole. Il assume le risque des mots, surmontant les forces extérieures et les forces intérieures qui s'y opposent : la Norme (à la rigueur, Jodoin pourrait affronter aussi bien un puriste de la langue française que ce curé Galarneau dont le cléricalisme est à la religion ce que le purisme est à la langue des Joachinois-Québécois), et la Justesse obsédante, inhibitive.

En résumé, quand nous analysons de l'intérieur *le Libraire*, adoptant le point de vue du narrateur de Gérard Bessette, et pénétrons dans le « capharnaüm » personnel de Jodoin, tout en succombant, nous aussi sans doute, à la « tirade », l'œuvre romanesque se livre dans toute sa rigueur et sa richesse. Sa construction exemplaire met en valeur un problème historique de la « québécoïté » : l'établissement de notre parole, l'événement qu'elle provoque et le voyage continu qu'elle entraîne. Posté soudainement dans un milieu où les mots sont comprimés par le tourniquet de la Parole, Jodoin a décidé de *se-dire-le-moins-possible*. Bien sûr, l'ancien professeur a déjà fait l'expérience de cette situation, la dernière fois au Collège Saint-Étienne, probablement. Il arrive donc à Saint-Joachin, mesurant ses pas et ses mots, comptabilisant toute son existence d'homme coincé. Mais la mesure, la circonspection qu'il épouse est encore excessive, *se-dire-le-moins-possible* est encore trop : un seul mot défendu qu'il a mis en circulation a un effet boomerang. Il voyagera donc toujours quelque part entre l'ici et l'ailleurs, son « coin » et « Montréal ». Il est frère des personnages de Beckett, son histoire est une « histoire de voyageur, histoire de coincé ». Proche parent de Meursault et de Roquentin qui séjournent eux aussi à Saint-Joachin, en y éprouvant les mots et les maux de l'existence, il participe de la lignée des « survenants » de la littérature québécoise et annonce le fulgurant passage du narrateur de *Prochain épisode*, comme la naissance éclatante de Bérénice Einberg, à *Saint-Joachin, P.Q.*

Ainsi, s'il est vrai, comme le dit Daninos, que ce sont les pays sinistres qui produisent les plus grands humoristes, il est aussi maintenant assuré, comme une vérité parabolique et même sociologique, que la parole appartient au pays du silence :

Au Canada français, en particulier, société où *la communication par le langage parlé est si raréfiée et si conventionnelle*, le sociologue est inévitablement attiré tôt ou tard par les *œuvres écrites qui ont été les soupapes de sûreté au silence ou à l'incertitude* ⁽²⁾.

JACQUES ALLARD

(2) J.-C. Falardeau, *Notre société et son roman*, Montréal, H.M.H., 1967, p. 7.